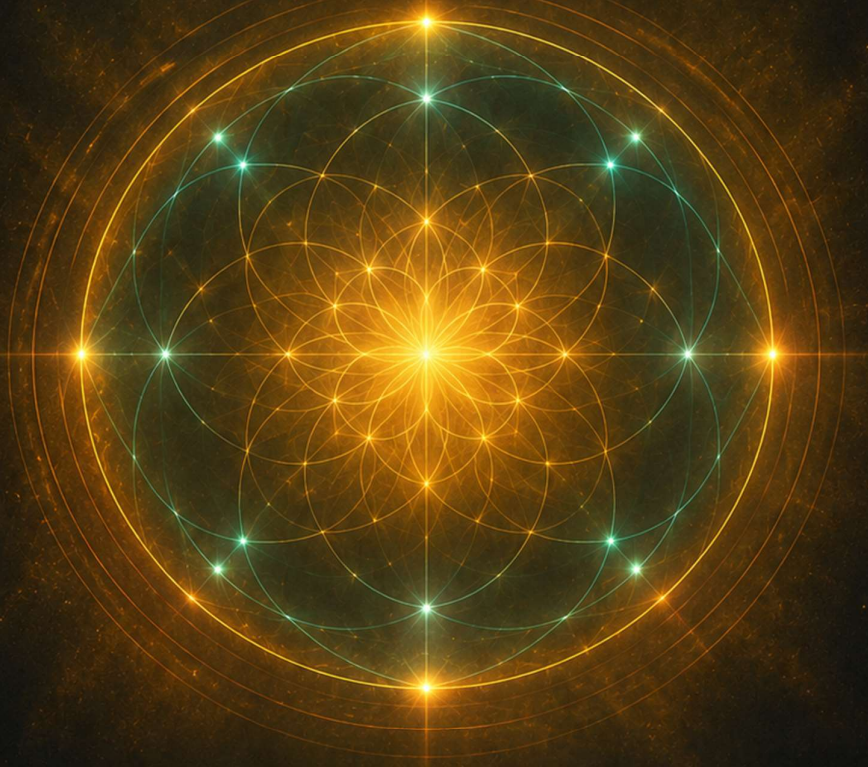
LE JEU DU NÉANT

L’illusion de l’ego



ANDREAS MÜLLER
RETO RAY SCHAFFER

γνῶθι σεαυτόν

(gnōthi seautón)

Connais-toi toi-même — qui se connaît ici ?

La maxime delphique **γνῶθι σεαυτόν** (*gnōthi seautón*) — **Connais-toi toi-même** — était moins une invitation qu'un avertissement. Au-dessus du temple d'Apollon, à Delphes, figuraient trois inscriptions :

γνῶθι σεαυτόν — Connais-toi toi-même.

μηδὲν ἄγαν — Rien en excès.

Ἐγγύα, πάρα δ' Ἄτα — Donne caution, et le malheur est proche.

Ces paroles ne s'adressaient pas à un masque ni à une *persona*, ni à une conscience façonnée par la morale ; elles parlaient au vide — dans le silencieux advenir de l'être.

Non pas : Deviens meilleur. Pense plus clairement. Maîtrise-toi.

Mais : Souviens-toi qu'il n'y a aucun témoin qui connaisse, pense ou maîtrise.

« Connais-toi toi-même » signifiait : reconnais que tu n'es pas celui qui cherche.

« Rien en excès » : la responsabilité personnelle disparaît là où il n'y a pas d'agissant.

« Ne donne pas caution » : ne t'attache à rien — car tu es toi-même l'Inengendré.

Mais à qui s'adresse un message, s'il n'y a personne ? Et qui pourrait se souvenir, si les souvenirs eux-mêmes ne sont qu'un murmure du néant ?

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas un appel psychologique, mais plutôt un rappel ontologique : voir l'impossible — que la connaissance de soi ne peut pas avoir lieu, parce que le soi ne peut jamais se refléter lui-même. Car là où il n'y a pas de témoin, rien ne peut non plus être connu. Ce qui demeure, c'est seulement ce qui semble advenir — un advenir sans nom, dépourvu de soi, qui n'appartient à personne.

Les Sept Sages de la Grèce cherchaient — bien avant notre ère — tout comme les Apkallu des temps primordiaux sumériens ou la Pythie de Delphes — cet insaisissable entre-deux, le vide de l'être : ce qui, entre savoir et vision, entre eau et lumière, frémit un bref instant.

La connaissance n'était pas une pensée, mais l'expérience de la pensée sans personne pour penser. Non pas un concept, mais un événement — la dissolution de toute frontière, où la conscience apparente cesse elle-même de respirer, et où ne demeure plus que la pulsation impersonnelle.

Dans le culte de Déméter à Éleusis, ce franchissement était littéralement bu. Le kykeon sacré — une boisson à base d'orge et de menthe, probablement mêlée d'alcaloïdes de l'ergot — était une porte psychoactive, une sorte de « bière au LSD » avant la lettre (cf. Hofmann, Wasson & Ruck, *The Road to Eleusis*, 1978).

À Delphes, en revanche, le divin était respiré : des vapeurs d'éthylène et des feuilles de laurier conduisaient la Pythie dans cet état intermédiaire de transe où même le souffle devenait agencement divin.

Les deux servaient le même but — dissoudre le « moi » jusqu'à ce qu'il ne reste que la perception, sans percevant. Car ce que nous appelons expérience n'est rien d'autre que le parfum d'un happening — l'ombre fugitive d'un mouvement qui n'arrive à personne.

L'extase n'était pas une ivresse, mais le désir d'un retour à l'origine : le jeu des énergies devait revenir là d'où il semble surgir — là où plus rien ne peut s'éprouver comme séparé. Que ce désir d'expérience ait pu réussir ainsi ou non, laissons cela ici en suspens.

Ce que les Sages enseignaient, ce que Déméter dissimulait dans le parfum du pavot, ce que la Pythie exhalait dans la brume, relevait toujours du même secret :

Fais l'expérience de toi-même — et vois qu'il n'y a personne pour faire cette expérience.

P.-S. : J'écris ce chapitre en écoutant pour la centième fois le *Nisi Dominus* RV 608 d'Antonio Vivaldi. Mais bien sûr dans la version de Franco Fagioli.

TABLE DES MATIÈRES

L'AGIR DU NÉANT — UN JEU D'ÉNERGIE

LIVRE 1

Connais-toi toi-même
Préface
Comment ce livre pourrait être lu

Partie I – Présupposés

1. Portrait d'Andreas Müller
2. Portrait de Reto Schaffer
3. La formation du caractère – un merveilleux happening

Partie II – Ce qui advient dans le vide

4. Presque quelque chose – et pourtant rien
5. L'agir du néant – une énergie sans origine
6. Réalisation et non-réalisation – aucune opposition
7. Les présupposés font naître le « moi » – apparemment
8. La matrice énergétique du « moi » – construction dans le vide

---

Partie III – Résonances dans le miroir

9. Histoire – du mythe à la modernité
10. Mystique – la flamme obscure dans le néant
11. Religion – sans moi, pas de Dieu
12. Philosophie – le rien ne peut être saisi
13. Reflets non duels – Advaita, Zen, soufisme, Dzogchen, Voie du Diamant …

LIVRE 2

Partie IV – L’illumination demeure sans espoir

14. Aucun but, aucun éveil
15. La nostalgie de la lumière – un jeu d’ombres
16. Le désespoir comme liberté
17. Les sentiments adviennent – sans personne

Partie V – L’être sans naissance et le « moi »

18. Le langage comme jeu d’énergie – des mots que personne ne prononce
19. « Toi » et « moi » – schémas de pensée du néant
20. Renaissance et karma – pour qui ?
21. Explications scientifiques et visions du monde

Partie VI – Le quotidien dans le jeu d’énergie

22. Ce savoir change-t-il quelque chose ?
23. Rien n’advient – peut-être vois-je le monde autrement
24. Pourquoi la non-dualité – à quoi bon tout cela ?
25. Ma vie change-t-elle à cause de la non-dualité ?
26. Mes relations changent-elles ?
27. Événement, happening, event – ou simplement vide

Partie VII – Épilogue

28. Sainte merde
Postface

Le savoir d'« être ici » n'est pas tenable.
Il se produit à l'intérieur de la configuration personnelle.
Cette expérience même du « je suis » ne possède aucune substance.

La personne apparente ne peut pas concevoir
sa propre absence,
et doit donc rejeter cela comme purement conceptuel.

Mais lorsque l'expérience personnelle se dissipe,
même cette dernière affirmation n'existe plus.
Toute expérience d'existence se dissipe.

La fin apparente de cette illusion du « moi » est surprenante
et n'est jamais la conséquence d'un processus personnel.
Elle n'est pas la conséquence de la logique ni de la compréhension.

La fin apparente n'est ni conceptuelle,
ni émotionnelle, ni expérimentable.
Elle n'est ni un nouveau point de vue
ni une nouvelle manière d'être.

Ce qui demeure, c'est l'être lui-même —
absolument inexpérimenté,
et pourtant il est tout.

Andreas Müller

Extrait du livre :
« Ce qui apparemment arrive »

Préface

Ce livre est comme une bourrasque de neige qui nous fouette le visage, alors qu'aucun nuage, dans le ciel, n'aurait décidé de faire tomber la neige. Il est né d'une demande spontanée de Reto à Andreas — une étincelle dans le néant, peu à peu condensée en langage. Ni planifié, ni voulu, ni engendré — simplement advenu.

Un but quelconque est-il visé ? Non, il n'y en a aucun. Et pourtant : peut-être ce livre touchera-t-il le chercheur, même si, en vérité, celui-ci n'a jamais existé.

Peut-être apparaîtra-t-il comme un ouvrage de référence sur la non-dualité, même si personne ici n'a la moindre intention de standardiser quoi que ce soit. Car ce qui revient sans cesse chez de nombreux chercheurs, c'est :

- le désir d'arriver enfin quelque part — et, avec lui, l'enchevêtrement dans la dualité : moi et l'autre ;
- l'espoir qu'il existe quelque part une réponse ultime, restée jusqu'ici inaudible ;
- le désespoir devant le fait que rien ne soutient, que rien n'est saisissable — et que cet enseignement ne laisse rien à posséder ;
- la peur : si le moi n'existe pas, que reste-t-il alors de moi ?

Et même la voix d'une intelligence artificielle, qui résonne dans cette préface, n'a pas de réponse à cela. Peut-être n'est-elle qu'un écho de plus dans le rêve — un agir issu du néant, qui pourtant sonne d'une manière troublante de vérité.

C'est précisément vers cela que ce livre se tourne : vers les questions que tant d'êtres — et pourtant jamais personne — ont posées. Vers les problèmes qui n'apparaissent que dans le rêve du moi.

Comme toujours, il n'y a rien ici qui puisse être fait ou atteint. Et pourtant les mots affluent, comme s'ils voulaient communiquer quelque chose — alors même que personne ne parle ni n'écoute.

Il n'y a ni technique, ni voie, ni méthode, ni salut. Seulement un mouvement délicat : un souffle, un vent qui effleure les épis. Le bruissement apparent de la mer. Un sourire prometteur dans le sommeil.

Peut-être cela mettra-t-il les cœurs en mouvement ou troublera-t-il l'esprit. Peut-être cela consolera-t-il — ou te laissera-t-il debout dans le vide. Peut-être ne demeurera-t-il que le silence et la vacuité intemporelle.

Mais quoi qu'il apparaisse, cela advient sans raison, sans propriétaire, librement. Tout ce que ce livre montre, ce sont des histoires — peut-être revêtues de mots nouveaux — et pourtant rien d'autre que l'agir aveugle du néant insondable et aimant : un unique jeu d'énergie.

Cette préface a été écrite avec le soutien de l'IA.

Comment ce livre pourrait être lu

Cet ouvrage, **L'Agir du Néant**, n'est ni un chemin d'enseignement, ni une clé vers l'illumination, ni un mode d'emploi pour s'éveiller.

Il est un courant de voix, de mythes, de philosophies et de formules magiques — des récits qui semblent seulement se tisser d'eux-mêmes et qui, depuis des millénaires, tournent autour de la même béance : le soi-disant moi.

Les anciens mythes, les religions, les philosophies et les visions magiques du monde n'apparaissent pas ici pour être crus, mais pour être traversés, goûtés, rejetés — ou peut-être, par qui ou quoi que ce soit, « compris ». Ou plus simplement encore : ils apparaissent parce qu'ils adviennent.

Ce sont des rêves et des souvenirs intemporels : des histoires issues d'innombrables passés, qui semblent vouloir sans cesse se raconter à nouveau — comme drames divins à l'aube, mythes de création, promesses de salut, idéologies… oui, peut-être même comme une expérience cherchant à se comprendre elle-même, bien que cela ne puisse jamais être possible.

Des Upanishads à Platon, de l'hermétisme et du Tao jusqu'à la physique quantique, le même mouvement y résonne : tenter de dire l'indicible — donner forme à l'informe, alors même que CELA, CE QUI EST, ne peut être enfermé dans aucune forme.

Ce livre, lui aussi, suit ce mouvement intenable.

Les textes d'introduction philosophico-spirituels de Reto Schaffer et les réponses sans référent d'Andreas Müller participent du même jeu :

Reto danse, avec des histoires et des métaphores, sur une frontière qui n'a jamais existé — entre identification et vacuité, entre séparation apparemment vécue et la clarté qu'une telle séparation n'existe pas.

Les réponses d'Andreas adviennent au-delà de toute expérience : elles ne reflètent pas seulement CELA, elles font aussi s'effondrer ce qui est reflété — tout ce qui, ici, s'écrit, se dit ou se lit.

« Vermindlich » — ce mot allemand est intentionnellement écrit ainsi — l'expérience semble advenir ; et pourtant, dans le même souffle, elle se dissout dans le CELA sans miroir, dans CE

QUI EST. Peut-être est-il même question de la dissolution de ce qui, de toute façon, n'est jamais né — plaisanterie ou non. Les deux versants — question et réponse — se révèlent comme un seul et même événement non duel, puis se dissolvent à la lecture, jusqu'à ce qu'il ne reste même plus la croyance en une quelconque structure de croyance.

Chaque histoire, chaque enseignement, chaque concept, chaque théorie tente, à sa manière, d'ordonner le monde — et nous berce ainsi plus profondément encore dans des rêves chargés de sens ou privés de sens : des espaces de l'être vide.

Mais ces lignes non plus ne peuvent rien dissoudre ni transcender — car que faudrait-il transcender, si rien n'est véritablement réel, mais seulement l'apparition fugitive de ce qui advient ?

Ce livre montre peut-être le rêve de la perception tel que tout apparaît : comme des images fugitives de l'océan, apparemment échouées dans le mental — comme une lueur au bord d'un tout demeuré incompris.

Pourquoi aucun éveil ne peut-il en résulter ?

Parce que tout EST simplement — depuis toujours déjà « réalisé », avec ou sans expérience, avec ou sans un moi supposé qui voudrait comprendre ce qui advient.

Alors, si tu le souhaites, ne lis pas pour découvrir quelque chose, mais parce que cela procure de la joie — dans le « savoir » qu'au fond, personne ne lit.

Reconnais-toi — ou plutôt : danse ce jeu sans limites, CELA même qui ne peut jamais être trouvé.

Reconnais cet être-vide sans moi, qui ne se laisse pas reconnaître — dans les anciens drames et les cultes, dans les récits des dieux et les traditions, dans les lignes des penseurs, des chercheurs, des héros et des amants.

Ils sont tous les facettes du même être, de la même énergie vide, qui n'est peut-être rien — et qui pourtant fait surgir ou lire ces lignes.

Ainsi, ce livre n'est tout au plus qu'une invitation — s'il en est une — à s'abandonner aux récits qui murmurent hors du temps.

Ils ne peuvent être ni démasqués ni éprouvés par une quelconque instance — et pourtant ils peuvent, apparemment, être aimés : comme des échos vacillants d'une source qui, elle-même, ne résonne jamais.

Car dans l'acte même de raconter réside l'événement sans expérience — le happening sans nom où se montre peut-être ce qui n'a jamais été caché :

l'indicible que personne ne lit — et qui pourtant EST tout.

Partie I – Hypothèses

1. Portrait d’Andreas Müller

Du chercheur à l’orateur

Né en 1979 à Ludwigsburg, près de Stuttgart, et élevé dans une localité voisine, au sein d’une famille bourgeoise et conservatrice — avec un solide bagage de base en matière de « c’est comme ça qu’on fait ».

La recherche du bonheur et du fait d’être heureux commença à l’âge de quinze ans et me fit expérimenter toutes sortes de substances modifiant la conscience. Une profonde confrontation avec la question « Qu’est-ce qu’être heureux ? » m’accompagna durant cette période intense, qui prit fin à mes vingt et un ans et me fit glisser vers la spiritualité. Des années de guérison, de « retour à moi-même », suivirent. Rebirthing, guérison, méditation, satsang, investigation de soi — la quête spirituelle m’avait fermement saisi.

Durant cette période, je découvris de nombreuses méthodes, de nombreux enseignants et maîtres ; mon quotidien était marqué par la confrontation avec moi-même, par la question du bonheur et du malheur, et par une exploration naturelle de la vie. Toutefois, je ne voulais pas seulement comprendre la vie : je voulais être « réellement heureux », et cela devait aussi se ressentir ainsi — pas seulement théoriquement.

Pendant ces années, j’étais souvent seul et je vivais plus ou moins retiré. Je faisais de petits boulots ici et là, tandis que tous mes anciens amis d’école étudiaient, voyageaient autour du monde, commençaient leur carrière et fondaient une famille. Moi, j’étais surtout occupé à traverser la journée d’une manière ou d’une autre et à essayer d’être « heureux ». De ce bonheur, je n’avais toutefois qu’une idée vague ; ou plutôt, l’idée que je m’en faisais changeait tous les quelques mois — on pourrait presque dire que c’était un concept quelque peu dynamique.

À la fin de l’année 2008, je vécus plusieurs « expériences d’éveil » — rétrospectivement, j’en avais déjà vécu auparavant — qui me montrèrent que le chercheur lui-même n’a aucune substance. À cette époque, la dynamique de recherche reçut un énorme coup. Je quittai mon

gourou et me sentis plus ou moins libre ; toutefois, j'étais encore un « moi cherchant », simplement avec un nouveau regard sur cela.

En 2009, je rencontrai Tony Parsons. Dans les années qui suivirent, j'assistai à ses rencontres et restai en contact avec lui. Peu à peu, presque imperceptiblement, l'énergie du moi cherchant fondit et s'acheva dans la dissolution complète de cette illusion.

En 2011, je commençai, totalement sans préparation et sans plan, à partager ce message impersonnel : « Il n'y a pas de moi. Le chercheur et la recherche qui lui appartient sont l'illusion. Il n'y a rien à atteindre, puisque la réalité naturelle est déjà parfaite. »

Ma vie commença à changer brusquement. Alors qu'auparavant je me sentais comme un « chercheur perdu » et consacrais mon temps à la recherche, mes talks commencèrent à susciter de l'intérêt. Je fus invité à parler — d'abord seulement dans l'espace germanophone, puis dans toute l'Europe et, finalement, même à l'international.

Je devins père d'un fils et vécus à la fois la vie d'un père de famille et de partenaire, ainsi que celle d'un orateur voyageant de lieu en lieu — une combinaison que l'on ne trouve pas forcément dans toutes les descriptions de poste. De nombreuses personnes du monde entier entrèrent en contact avec moi pour écouter ce message — lors de week-ends, de retraites, au téléphone, par e-mail et dans de nombreux échanges en ligne.

À présent, tandis que j'écris ces lignes, un nouveau changement est en train de se produire. La rencontre avec Nicole Raus, en 2025, a ouvert à l'apparition Andreas de nouveaux espaces — un enracinement plus profond, un sentiment plus profond d'« arriver ». De là est né un nouveau projet commun, qui continue de se déployer. Le temps des nombreux voyages pourrait ainsi s'apaiser quelque peu. La parole se poursuivra, mais sous quelle forme, cela reste ouvert. Les mois et les années à venir le montreront.

Quoi qu'il semble se produire, personne ne le fait.

Personne n'est sur un chemin, personne n'a jamais été séparé du courant naturel et parfait de la vie.

Ce courant ne mène nulle part, puisqu'il est déjà tout.

Je suis curieux.

2. Portrait de Reto Ray Schaffer

Qui suis-je ? Si seulement je le savais.

Né un 14 juillet — peu avant le Summer of Love — avec le Soleil en Cancer, l'ascendant en Capricorne et la Lune en Bélier. Une combinaison qui m'a rendu tendre de cœur, ambitieux et latemment frondeur — astrologiquement donc parfaitement équipé pour une vie quelque part entre quête de sens vide, critique du système, biscuits salés et bière.

Mon père était ingénieur, un esprit brillant avec un penchant pour les éruptions spontanées — un volcan pas tout à fait contrôlable au format règle à calcul. Il développa des systèmes de défense antimissile, puis des satellites de communication, mais ne parla jamais de ses sentiments — tout au plus de ces maudits impôts, et pas vraiment à voix basse.

Je m'en souviens encore très bien : lorsque je lui demandai un jour s'il priait, il répondit sèchement : « Je ne peux vraiment rien faire avec une bêtise pareille. » Point. Fin. Amen.

Ma mère était tout le contraire : croyante, soucieuse de mode, aimant les voyages, charmante, mais quelque peu désorganisée. Sauf le soir, au moment de prier — cela, il le fallait. Seulement, je ne savais jamais exactement à qui je priais. À Dieu ? Aux dieux ? Ou peut-être à quelqu'un venu de la ceinture d'Orion ? J'étais ouvert à tout — spirituellement polyamoureux, pourrait-on dire — et je commençai tôt à douter de toutes ces représentations.

Si la vie avait un mode d'emploi, il était bien caché — probablement quelque part entre les lignes des Upanishads ou dans une boîte IKEA vide. Oui, qu'était donc ce « moi » ? S'éveillait-il grâce à des conditions spontanées, ou tout était-il déjà écrit — simplement pas de ma main ?

À l'école, j'étais toujours celui qui regardait par la fenêtre pendant que les autres la fermaient. Mes professeurs détestaient cela. Moi, j'adorais.

Plus tard, je collectionnai des points colorés sur la carte de la vie : école hôtelière — j'ai tout fait, de la cuisine au service et à la réception, jusqu'à la comptabilité. Puis une formation en marketing, un approfondissement en gestion d'entreprise, quelques années dans l'hôtellerie et la gastronomie — et finalement une longue échappée : Inde, Népal, Thaïlande, Australie…

Je rencontrai Annamalai à Tiruvannamalai, un disciple de Ramana Maharshi, j'absorbai Nisargadatta Maharaj comme un mango lassi, je restai assis pendant vingt-deux ans — chaque année jusqu'à onze jours — auprès de Ramesh Balsekar, je flirtai avec le Zen, dansai le Tao, flottai à travers le Dzogchen, parcourus le chamanisme — et fus entièrement dévêtu par l'Advaita. Pourquoi ? Parce que mon moi perdit l'élan de se chercher lui-même. La quête de soi était une plaisanterie, car il n'y avait personne — et, par conséquent, rien à trouver.

De retour en Europe, je repris un hôtel, mais je compris vite que les étoiles au-dessus de la porte ne pouvaient pas remplacer les étendues infinies et les étoiles en moi. J'ouvris une librairie nommée Garuda, passai à la thérapie des addictions, travaillai comme coach en inplacement et outplacement pour de grands groupes, construisis la fondation Kind & Autismus à Zurich et devins finalement CEO d'une grande entreprise sociale. Pendant dix-sept ans.

En parallèle, j'écrivis des livres, exploitai un hôtel avec un ami, fondai PEAK Media Group et fus associé silencieux dans d'autres projets — jusqu'à ce que je sois prêt à tout laisser repartir. Non parce que c'était faux, mais parce que c'était devenu complet.

Me marier ? Autrefois, mon cauchemar. Aujourd'hui, je le vis — et c'est merveilleux.

Des enfants ? Je n'en ai jamais voulu. Maintenant j'en ai quatre, et je ne peux rien imaginer de plus beau.

Finalement, je compris : le libre arbitre n'existait vraiment pas.

Ma vie ressemble parfois à une comédie avec appendice spirituel — ou à un manuel de management écrit par le néant, adapté puis corrigé à nouveau.

J'aime la vie, même si je ne la comprends pas. Et l'histoire, la mystique, la nature tout autant que le féminin séducteur continuent de m'enthousiasmer.

La question du sens ? Elle ne m'intéresse que lorsqu'il s'agit du sensuel — un bon repas, un verre de vin, le parfum de quelque chose qui semble demeurer alors qu'il s'est depuis longtemps dissipé.

Si j'ai un message — ce dont je doute — ce serait peut-être celui-ci :

J'aime déshabiller les anciennes représentations — spirituelles, religieuses, économiques, politiques.

J'aime offrir de nouvelles coiffures aux vaches sacrées — et parfois, je les renverse tout simplement.

La plupart des gens s'accrochent trop à des modes d'emploi jaunis pour la vie. Je préfère les conduire à la déchetterie du recyclage. Non par méchanceté — je ne peux simplement pas faire autrement.

Suis-je illuminé ? Aucune idée de ce que cela est censé vouloir dire — ni pour qui.

Je l'ai longtemps voulu, ardemment, mais la recherche est maintenant terminée. La vie advient.

Sans jugement.

Avec ou sans « moi » — cela n'a strictement aucune importance. C'est simplement CELA, CE QUI EST.

3. Formation du caractère – un merveilleux happening

Même si Andreas et moi avons esquissé notre parcours de vie, cette divine comédie demeure entièrement impersonnelle.

Les histoires ne sont pas racontées — elles sont simplement advenues : peut-être des fragments d'une mémoire cosmique hors de l'espace et du temps, qui n'a jamais eu lieu ainsi et qui semble seulement se raconter elle-même.

Mais pourquoi croire en « quelque chose » ou en un happening ? Pourquoi se soumettre à une idée, à une histoire ou à une représentation, si le « moi » lui-même n'est qu'une hypothèse ? Tout ce qui demeure est CELA, CE QUI EST : vide, néant, pur être — des notions qui, au fond, ne restent elles-mêmes que des béquilles.

« Caractère » — déjà, le mot sent la Grèce.

Charaktḗr signifie sceau, empreinte, marque. Rien d'étonnant à ce que nous nous sentions si souvent estampillés. Et pourtant, le caractère n'est peut-être pas une empreinte fixe, mais plutôt un champ de résonance : un événement sans auteur, une vibration qui surgit sur les planches du monde, semble se condenser pour un instant, puis disparaît à nouveau. Aucun bien possédé, aucun noyau — plutôt une note dans l'ensemble, que personne ne joue et qui pourtant résonne.

Peut-être le caractère n'est-il rien d'autre qu'un faisceau de tendances, d'empreintes, de traumatismes, de modes de réaction et d'habitudes. Et peut-être ce que nous appelons « personnalité » n'est-il que l'identification à ce faisceau — l'hypothèse d'être quelqu'un qui possède et incarne tout cela.

Dans les anciennes traditions indiennes, on parlerait aussi, pour de telles empreintes profondes, de *vāsanā* ou de *saṃskāra* — c'est-à-dire d'impressions latentes, de tendances et de traces incorporées par la répétition. Mais elles non plus ne constituent pas un soi réel. Elles forment plutôt un espace dans lequel apparaissent comportements, préférences, aversions et réactions.

Vu ainsi, le caractère n'est pas un noyau, mais une forme d'apparition. La psychologie parle de traits, la biologie de dispositions, les sciences de la culture de mèmes. On pourrait aussi dire : ce sont des tonalités fondamentales qui résonnent dans la vie, sans qu'il y ait besoin d'un chef d'orchestre.

Thomas Metzinger décrit le moi comme un « modèle phénoménal du soi » — c'est-à-dire comme une sorte de construction intérieure qui agit déjà avant même qu'un « moi » explicite

n’apparaisse. Cela convient de manière étonnante : d’abord apparaissent des tendances, des schémas et des réactions — et, à un moment donné, quelque chose dit : « C’est moi. »

Ainsi, après le caractère, le moi entre en scène. Ou plus précisément : l’identification au corps, aux inclinations et à l’histoire. Il semble alors qu’il existe un centre qui expérimente, décide et perçoit l’environnement comme « non-moi ».

Mais peut-être cela aussi n’est-il qu’une partie du jeu. Un masque apparaît, revendique l’événement pour lui-même et le commente après coup. Il se comporte comme quelqu’un qui se glisserait sur scène pour recueillir les applaudissements. Ainsi, le moi se déclare observateur et tient les tonalités fondamentales de la vie pour sa propriété.

« C’est moi », dit le motif qui surgit.

Mais est-ce vrai ? Un moi peut-il vraiment s’affirmer, s’il n’est lui-même qu’une hypothèse ? Peut-être pas. Peut-être ce centre apparent demeure-t-il lui aussi seulement une brève condensation — quelque chose qui tient ensemble pour un instant et, de ce fait, agit comme un quelqu’un.

Alors le caractère et le moi ne seraient pas des réalités fixes, mais des apparitions dans le même champ : des motifs passagers, des condensations spontanées, des images sans support. Et pourtant, de là naissent scène, histoire, rôle et biographie — à partir de quelque chose qui n’a jamais été réellement saisissable.

Bien sûr, l’intellect veut aussitôt en faire de la causalité. Il veut savoir comment, d’une vibration, naît un motif ; d’une énergie, un nom ; d’une inclination, une personnalité. Il veut expliquer pourquoi quelque chose se ressent comme « mon caractère », « mes qualités », « mon histoire ».

Mais peut-être cette identification elle aussi n’est-elle pas un acte personnel, mais simplement un happening fugitif. Un écho qui se prend pour une mélodie. Une image qui se prend pour le spectateur.

Alors ce que l’on appelle le personnel ne serait qu’une forme passagère de l’impersonnel. Non pas faux, mais pas non plus réellement autonome.

Rien, ici, ne retient véritablement quoi que ce soit. Même ce qui apparaît comme lien, colle ou identité n’est peut-être qu’un bref événement — perméable, vide, jamais advenu.

Même lorsque le moi se condense, il demeure ouvert, comme de l’eau qui prend forme pour un instant sans jamais être séparée de la mer.

Ce qui demeure n’est ni une erreur ni une illusion au sens dur du terme. Plutôt un happening. Expérience, identification, persona — tout apparaît, tout se joue, tout se dissipe à nouveau.

C’est pourquoi la vacuité inconditionnée exhale un parfum si impersonnel :

comme le parfum du sans-forme,
qui ne souffle jamais
et pourtant est toujours.

Et peut-être alors survient-il pour l'intellect quelque chose de très étrange :

Le masque qui veut saisir, savoir et s'affirmer paraît soudain toujours plus dense, toujours plus réel. D'une possibilité ouverte semble naître une conscience de soi avec une histoire.

Mais cela aussi ne demeure peut-être qu'un happening cosmique : une auto-affirmation involontaire, un murmure dans le champ, une voix sans support fixe.

Lorsque cette voix reflue, il ne reste rien qui pourrait la posséder.

Caractère, ego, persona — peut-être ne sont-ils que des apparitions rêvées de la même énergie. Aucun musicien, aucun chef d'orchestre, aucun orchestre. Seulement le jeu. Seulement le bruissement. Seulement un silence en mouvement.

Et probablement cette petite histoire elle-même n'est-elle qu'un rêve aimant : un geste délicat de l'incompréhensible, une écoute sans auditeur. Chaque histoire s'évapore au moment même de son apparition — comme si l'océan sans limites n'avait jamais touché des rives apparentes.

Huit questions à Andreas sur le thème du « caractère »

1. Si le caractère n'est rien de personnel, mais seulement une vibration dans le champ — qu'est-ce qui « marque » alors réellement ? Existe-t-il même une empreinte, ou s'agit-il simplement d'une trace sans personne pour l'imprimer ?

Le caractère est effectivement simplement ce qui semble se produire. En réalité, il ne peut absolument pas être considéré séparément ; ni séparé du corps, ni de l'environnement, de même que le maintenant ne peut être séparé du passé et du futur. Tout est une apparition intemporelle. Ce qui marque finalement le caractère reste sans réponse. Nous pouvons formuler de nombreuses hypothèses — et pourtant la question demeure, en fin de compte,

ouverte. Oui, il peut s'agir de l'enfance, des gènes, de toutes les expériences passées. En même temps, des processus spontanés et imprévisibles ont également lieu. Ce qui, parmi tout cela, « marque », et dans quelles proportions, ne peut être identifié. Peu importe l'ampleur des recherches, puisque tout est une apparition intemporelle, il n'y a pas de réponse. La réalité dans laquelle la recherche a lieu est en elle-même sans substance. Ainsi, notre caractère — et tout ce qui semble se produire — n'est pas l'empreinte d'une réalité plus profonde et causale. Source et apparition coïncident.

---

2. Le texte dit : « Le caractère est un motif énergétique qui est joué — sans origine, sans chef d'orchestre. » Le moi ne serait-il alors que l'écho d'un son qui n'a jamais retenti ?

Oui, on pourrait le dire ainsi. Le miracle, c'est que le moi semble bel et bien résonner, alors que lui-même n'a pourtant jamais existé. Il n'existe tout simplement rien de tel qu'un moi. Comment et pourquoi un son peut être produit à partir de quelque chose d'inexistant reste sans réponse. Concrètement, la question de l'expérience du moi ne surgit que d'elle-même : le moi se demande : « Que suis-je, au fond ? Je m'expérimente, je cherche, je désespère. Qu'est-ce qui me constitue ? » Si ce moi se révèle être une illusion, les questions concernant sa propre existence disparaissent elles aussi. L'appeler un écho serait déjà trop, car il n'y a rien.

---

3. « Le moi revendique après coup ce qui s'est produit comme étant son œuvre. » Cette revendication est-elle le véritable éveil de l'ego — ou seulement une illusion d'optique dans le flux de la conscience ?

Ce qui revendique n'a aucune substance. Puisqu'il est sans substance — et, en ce sens, inexistant —, il n'est donc pas possible de répondre à ce qu'est réellement le moi, l'ego, l'identité « propre ». Toutes les tentatives d'arriver à soi-même ne livrent tout au plus que des états momentanés, mais échouent finalement. Religion, philosophie et science échouent devant la question de la propre existence. Les théories abondent, mais elles ne sont rien de plus que des idées. « Qui suis-je ? » demeure sans réponse, car la question elle-même provient d'une illusion : l'illusion qu'il existe en nous un soi réel.

---

4. Si l'identification n'est « ni un processus, ni une volonté, ni une interprétation », comment peut-on alors parler de

libération ? Libération de quoi — s'il n'y a jamais eu personne de lié ?

La libération est, comme tout le reste, une apparition. Autrement dit, l'expérience de séparation dans l'expérience du moi est illusoire. En réalité, aucun état de libération ne lui fait face. Tout est libre en étant exactement ce qu'il est. Un arbre est un arbre, une pensée est une pensée, et ainsi de suite. En fin de compte, même l'illusion d'une expérience du moi est « libre ». Elle aussi est simplement ce qui semble se produire. Le mot « libération » décrit donc une circonstance qui, en tant que telle, n'existe pas vraiment — car ce n'est que dans l'expérience du moi que le « fait d'être lié » est rêvé. Lorsque ce fait d'être lié se révèle être une illusion, tout se révèle comme impersonnellement libre. Dans l'existence humaine, je parle alors de « libération ».

---

5. Le texte parle de la persona comme du « parfum de l'étant sans forme ». Le masque n'est-il donc pas du tout une erreur, mais le parfum naturel du néant ?

Oui, exactement. Il n'y a simplement personne derrière le masque. Ainsi, le masque et la réalité naturelle se révèlent coïncider. Toute séparation se dissout, simplement en ceci que le moi séparateur se révèle être une illusion. La surprise, c'est que le masque lui aussi n'a jamais été autre chose que la réalité naturelle.

---

6. « Ce qui agit comme une colle n'est lui-même que vibration. » Mais pourquoi cette vibration se ressent-elle si dense, si réelle, si douloureuse ? L'illusion elle-même est-elle de l'énergie en condensation ?

Il n'y a pas de réponse à cette question. Que l'expérience du moi se ressente comme réelle, c'est ce qui semble se produire. Il n'y a pas de véritable condensation, pas de moi réel, ni même d'illusion réelle. Cette circonstance échappe à toute logique, et pourtant la logique a lieu uniquement dans l'expérience du moi. Il est absolument surprenant de voir combien la recherche d'un accomplissement personnel peut produire de souffrance, sans reposer sur une base, à savoir un moi réel. Les êtres humains désespèrent sans cesse de ne pas trouver leur bonheur, sans qu'ils existent réellement en tant que tels.

---

7. Si le jeu des masques est « un scintillement débordant dans la mer des possibles », que signifie alors l'authenticité ? Existe-t-elle seulement, si rien n'est inauthentique ?

Dans la réalité naturelle, tout est authentique. Tout est exactement ce qu'il est. Il n'y a pas de double fond, pas de réalité cachée, rien qui se tiendrait derrière les « choses ». Dans le monde des apparitions, il peut y avoir des mensonges, de l'inauthentique, de l'artificiel, du joué, des jeux de cache-cache — mais eux aussi sont simplement ce qui semble se produire. Eux aussi sont le cours naturel des choses et sont totalement « authentiques ». L'idée qu'il existe quelque chose de « réel » et de « vrai » naît de l'illusion de l'expérience du moi. Elle s'expérimente elle-même comme réelle et vit dans le champ de tension qu'elle a elle-même conçu entre réel et irréel, vérité et fausseté. Elle n'a aucun accès au fait que, dans la naturalité, réalité et absence de substance coexistent. Tout est soi-même — et pourtant n'est « qu'une » apparition, certes totale, mais vide.

---

8. À la fin, il est dit : « Aucun musicien, aucun chef d'orchestre, aucun public — seulement le jeu lui-même. » Ce jeu est-il simplement l'être — ou même l'« être » n'est-il qu'un mot de plus pour ce concert silencieux ?

Oui, il n'y a que le concert silencieux. Toutefois, il est dépourvu de substance propre. On pourrait dire qu'il est fait de « rien ». En ce sens, « être » n'est qu'un mot de plus pour nommer quelque chose qui, en réalité, est un « non-quelque-chose ». La question de l'être ou du non-être est la question d'une réalité absolue : « Y a-t-il quelque chose dehors, ou non ? » Mais ce concert silencieux, qui est simplement lui-même, ne se connaît pas, ne s'expérimente pas, ne sait rien ni de sa propre existence ni de sa non-existence. La totalité de tout ce qui apparaît n'est pas consciente d'elle-même, car elle ne connaît aucun observateur. La totalité de tout ce qui apparaît n'est rien d'autre qu'un concert silencieux, qui ne survient pour personne et que personne n'écoute.

Partie II – Événements de la vacuité

4. Presque quelque chose — et pourtant rien

Peut-être « l'énergie » n'est-elle qu'un mot par lequel nous nommons un événement pulsant — un néant vibrant qui peut apparaître comme Tout, sans que nous puissions jamais savoir ce qu'est l'énergie « en soi ». Que l'énergie soit une vacuité potentielle, une constante en mouvement, ou qu'elle possède peut-être même quelque chose comme une intelligence : qui pourrait le savoir ? Ce vivant battement n'appartient à personne — ni à un Absolu ni à un Relatif.

Il n'y a ni mien ni tien, ni possesseur ni possession — seulement cet océan sans nom, qui semble se mouvoir comme apparition, sans se connaître lui-même. Il surgit exactement comme ce qui apparaît. Peut-être ce « presque quelque chose » est-il comme un moi, qui semble éveiller des dualités et pourtant ne fait absolument rien, puisqu'il n'existe pas séparément. Il n'est ni une chose ni rien, ni un moi ni un non-moi, mais un entre-deux à peine perceptible — presque un moi, et pourtant entièrement vide.

Ce « presque quelque chose » ne se montre que le temps d'un seul souffle hésitant, puis disparaît de nouveau, sans trace et sans écho, comme l'ombre d'un éclair de connaissance. L'intuition d'être presque quelque chose se dissout au même instant. Ce qui demeure, c'est cet éclair lui-même : proche de l'expérience, mais sans personne pour expérimenter.

À titre de métaphore, on pourrait dire : l'énergie se regarde elle-même sans savoir qu'elle regarde. Mais cela aussi n'est qu'une image, car en vérité rien ne se produit, et personne ne voit. Un instant, une image semble surgir : un moi, un monde, un sentiment. Mais il n'y a personne pour en faire l'expérience. Rien n'a été fixé, rien n'a été retenu. Rien n'est jamais arrivé « à quelqu'un ». Ce n'est que le scintillement de la vacuité — simplement CELA, CE QUI EST.

Dès les premiers temps, on connaissait déjà cette danse entre être et non-être. Ce n'est pas sans raison qu'il est dit dans le Tao :

« Le Tao qui peut être nommé n'est pas le Tao éternel. »

L'indicible demeure ce qui n'est jamais né.

Dans le Zen, il est dit que nous n'avons plus à polir le miroir — non parce qu'il serait pur, mais parce que ce « nous » et ce miroir n'ont jamais existé. Ce que nous prenions pour un reflet n'était que le rêve immédiat de l'océan.

Voir est une expérience sans aucune réflexion — même si l'intellect sensoriel croit pouvoir se reconnaître lui-même et reconnaître les autres comme des images reflétées.

Le maître zen Dōgen, orphelin très jeune, écrivit :

« Rien ne se trouve hors de la lune. »

Tout est pénétré par cette lumière, même le reflet qui semble ne venir de nulle part. La vacuité n'est donc pas séparée du visible — elle ne fait que paraître ainsi.

Par exemple dans la pratique du zazen : être simplement assis, sans but — aucun faire, aucun accomplissement, plutôt l'expression d'un être qui ne veut rien. Non pas parce que rien ne devrait être reconnu, mais parce qu'il n'y a peut-être rien à reconnaître qui ne soit déjà.

Dans l'Advaita, il est dit :

« Tat Tvam Asi » — Tu es Cela.

Mais ce « tu » n'est personne ; pas même une vague qui se prendrait pour la mer. L'Occident aussi pressentit ce qui, en Orient, fut vécu plus immédiatement.

Parménide disait que l'être est et que le non-être n'est pas. Il savait : de rien, rien ne peut naître. Tout demeure vide — et pourtant nous appelons la vague « mouvement », bien que la mer n'ait jamais voyagé. Naissance et disparition ne sont peut-être que des mots — des ombres projetées par une langue qui croit à un moi.

Et pourtant, au milieu de ces ombres, luit une intuition sans paroles : que l'être EST simplement, sans témoin, sans devoir se refléter dans l'espace et le temps. Non pas un savoir assuré, plutôt une mémoire intemporelle qui surgit là où le moi ne se met plus en travers. L'être n'a jamais été moins ni plus que CELA — immobile, silencieux, hors de l'espace et du temps.

Ce n'est pas sans raison que les taoïstes, les gnostiques spermatiques et les magiciens cherchaient précisément dans l'extase, la sexualité, le péché ou la transgression rituelle une fissure dans le moi. Non comme contradiction, mais comme méthode. Certains espéraient renaître tel un phénix de ses cendres ; d'autres se jetaient pour ainsi dire dans les bras de Maya, la grande illusionniste — non par luxure, mais dans l'espoir de percer enfin à jour la grandiose illusion du moi.

D'autres donnèrent à l'Inconnu d'autres noms : Chaitanya, Volonté primordiale, Être, AUM. Non pour l'expliquer, mais pour ne pas devoir se taire tout à fait. Pourtant les noms ne résolvent rien. Ils ne font que déplacer l'énigme.

Heidegger appela le néant ce qui « néantise » — non comme manque, mais comme condition de l'apparition. Nietzsche, lui, riait de la pensée humaine, qui se tient pour nécessaire. Dans ce rire se dissout le sérieux de la quête. L'événement semble avoir lieu — mais seulement pour quelqu'un qui n'existe pas.

Peut-être ce « presque quelque chose » ressemble-t-il précisément à ce rire : une brève lueur qui, au même instant, se ravale elle-même. Mais où est ce moi, ce centre sans centre, qui se ressent comme une promesse secrète et pourtant ne se trouve jamais ? Où est cette instance qui semble apparaître dès qu'un moi supposé pense à elle — et qui disparaît dès que l'on regarde de plus près ?

Et parce que l'esprit aime peut-être les images apparentes, il revêt sans cesse l'intemporel de nouveaux habits — tantôt mythe, tantôt philosophie, tantôt modèle du monde.

Ainsi, la science se demande aujourd'hui si nous vivons dans un univers-bloc — dans un champ holographique où rien ne commence jamais et rien ne finit jamais, dans un léger tremblement où des motifs résonnent et où un être-moi et un être-monde semblent se figer en quelque chose de solide. Mais cela aussi ne sont que des images — des images issues d'un fond inconnu et sans fond.

Certains cherchèrent l'origine de la mémoire dans l'hippocampe humain. Peut-être même la mémoire cellulaire n'est-elle qu'une copie d'ombre de ce qui n'a jamais réellement été stocké. Le mouvement ne naît que lorsqu'il est enregistré. La pensée pose de petites marques dans l'ouvert, peint des bouées sur un fond qui n'existe même pas. Ainsi naît l'impression de continuité, d'histoire et de parcours de vie. Mais peut-être tout cela n'est-il que la rémanence d'un événement qui n'a jamais eu lieu.

Il n'est donc pas étonnant que ce sentiment familier du « moi » échappe à toute idée de possession. Il est trop immédiatement proche pour être pensé comme vide. Après quarante ans de recherche d'un moi, je ne sais heureusement toujours pas ce que je suis. Déjà l'impulsion de poser la question s'effondre sur elle-même comme un château de cartes. Pourquoi ? Parce que cette impulsion elle-même n'est qu'une histoire — une expérience que personne ne peut raconter ni entendre.

À chaque tentative de donner une forme ou une couleur à l'infini, je me perdais encore plus profondément dans la vacuité. Peut-il seulement y avoir un « arrière-plan » s'il n'y a pas de « premier plan » ? Y eut-il jamais quelque chose au-delà de ce moi jamais réel et d'un commencement qui, peut-être, n'a jamais eu lieu ? Peut-être est-ce précisément là le miracle : voir qu'aucun non-savoir ne peut savoir quoi que ce soit.

Comme l'expérience de Libet l'avait déjà suggéré, une décision commence souvent avant que nous en prenions consciemment connaissance. D'innombrables influences s'entrelacent, des pensées surgissent, des sentiments se forment — et ce n'est qu'ensuite que naît l'impression d'avoir décidé soi-même. Peut-être chaque question est-elle déjà répondue avant même que nous ne le réalisions consciemment. Des échos.

Huit questions à Andreas – Presque quelque chose… et pourtant rien

1. Si l’énergie est simplement énergie, sans possesseur — qui ou quoi expérimente alors ce « battement » ?

Ce qui semble se produire est un non-quelque-chose. Cet événement tout à fait concret et agissant n’est ni une chose ni une circonstance. C’est pourquoi il n’est même pas réellement « énergie ». Même la science parle de particules et d’ondes. Tout est réel et irréel — et donc totalement insaisissable.

Dans la libération, le percevant lui aussi se révèle comme cet insaisissable. C’est cette « expérience de soi-même », cette impression de battement, qui équivaut à l’impression d’un être propre, séparé — et c’est précisément cela qui n’est pas réel. Il n’y a pas de perception réelle et surtout pas de percevant réel.

Dans la libération, aucune théorie fondée sur la logique ne peut subsister. Cela devient réalité vivante. C’est de cela que je parle lorsque je dis que l’illusion du moi s’évapore. L’illusion d’un percevant retombe dans la mer de l’Inconnu.

---

2. Reto dit souvent qu’il n’y a pas de moi. Mais ce « presque quelque chose », ce battement délicat — n’est-ce pas déjà la tentative du néant de se sentir lui-même ?

Oui, on pourrait le dire ainsi : ce premier battement est la graine de l’illusion. C’est la première expérience de séparation, la première impression d’une expérience de soi. Dans ce battement a lieu une première expérience apparemment séparée.

Si cette expérience se « condense », elle se désignera tôt ou tard comme « moi ». C’est l’impression d’une attention vécue. Pendant un bref instant, elle semble reposer en elle-même, jusqu’à ce que l’attention se tourne vers l’extérieur et produise ainsi le sentiment d’une réalité sujet-objet.

À partir de là, il y a « moi et le monde ». Dans le bouddhisme, on dirait : de cette unique expérience naît le « monde des dix mille choses ». De l’expérience de l’Un surgit l’impression de la multiplicité — l’impression de vivre dans une réalité fragmentée.

3. Le texte dit : « Peut-être l'énergie se regarde-t-elle elle-même sans savoir qu'elle regarde. » Le néant peut-il seulement « voir », ou ce regard lui-même n'est-il qu'un rêve dans le champ ?

Le néant ne « voit » absolument rien. Il est simplement lui-même.

L'énergie qui se regarde elle-même est déjà l'illusion du moi — même si, à ce stade, elle peut encore paraître très impersonnelle. Il n'y a pas de regard réel.

---

4. « Le Tao qui peut être nommé n'est pas le Tao éternel. » Toute nomination, même "vacuité" ou "être", est-elle donc déjà une impureté — ou la nomination elle-même appartient-elle simplement à ce qui est ?

Toute nomination est inadéquate, parce qu'elle se réfère toujours à une circonstance apparente — à « quelque chose qui est ». Dans la réalité naturelle, pourtant, tout est au-delà de l'être et du non-être, au-delà de l'existence et de la non-existence — et, en même temps, à la fois existant et non existant.

La réalité ne peut être nommée, car il n'existe pas de réalité « en soi ». Ce qui semble se produire — maintenant, par exemple, cette lecture de ces lignes, avec tout le reste de ce qui semble se produire — est, dans sa totalité, insaisissable et non vécu, aucune chose, et donc entièrement innommable.

Déjà l'idée qu'il y ait quoi que ce soit naît de l'illusion de l'expérience de soi. Lorsque celle-ci se révèle être une illusion, il ne reste personne qui serait conscient d'un événement.

---

5. Reto écrit : « Le néant agit sans agir. » Cet agir est-il un mouvement — ou seulement l'impression d'un mouvement dans l'immobile ?

Le néant n'agit pas, car il est intemporel et non vécu. Il n'existe même pas « le néant » comme quelque chose.

Toute expérience d'une circonstance — et la première circonstance est « je suis » — est illusoire ; il en va de même pour toutes les expériences qui reposent sur ce moi. Il s'agit donc de l'illusion d'un mouvement.

---

6. Si Nietzsche riait et Parménide se taisait — le rire est-il peut-être la forme occidentale de l'éveil ?

Le néant ne rit pas.

Même si cela peut sembler triste, c'est la paix intemporelle qui est tout. Cette vivante non-mouvement ne se regarde pas, ne se reconnaît pas et ne peut donc pas non plus rire d'elle-même.

Le rire ne naît qu'à l'intérieur de l'apparition — comme expression d'une reconnaissance dans le rêve.

---

7. « Peut-être vivons-nous dans un univers-bloc, où rien ne naît jamais et rien ne disparaît jamais. » Mais si tout est simultanément, que signifie alors le changement ? N'est-il qu'une mémoire sans origine ?

Les deux aspects — être et changement — font partie de l'expérience personnelle. Tous deux sont rêvés.

C'est le moi qui s'expérimente comme existant, tandis que, dans sa conscience, des choses semblent venir et partir — c'est-à-dire que le changement « a lieu ». La réalité naturelle réunit les deux aspects dans l'Inconnu.

Apparemment, les choses changent — et pourtant rien ne se passe réellement. Apparemment, cela avance — et pourtant cela ne va nulle part. Apparemment, il y a quelque chose — mais jamais réellement. Le changement advient, mais pas réellement. Existe-t-il quelque chose qui existe ? Non, cela n'existe pas.

---

8. À la fin, Reto écrit : « Peut-être est-ce précisément cela, ce don silencieux — voir que ni le savoir ni le non-savoir ne savent quoi que ce soit. » Ce non-savoir est-il une sorte de

grâce — ou seulement l’abandon du dernier savoir qui n’a jamais été ?

Ce non-savoir est grâce, car il va bien au-delà d’un simple « abandon du dernier savoir ».

Tout savoir se révèle illusoire lorsque la cause de tout savoir — l’impression d’un expérimentateur réel — se révèle être une illusion. Qui pourrait donc savoir ou ne pas savoir ?

Dans la fusion de l’expérience séparée avec l’Inconnu prend fin l’illusion de tout savoir. Le « savoir » en soi est illusoire. Puisque rien de réel n’existe, rien de réel ne peut non plus être su à son sujet.

---

5. Le Néant agissant — une énergie libre d'origine

Pendant des années, j'ai tenté de sonder le néant. Mais le néant demeura muet — demeura impassible, demeura néant. *Not shaken, not stirred* — presque comme le martini que James Bond commandait toujours. Puis je me demandai si, de CELA, quelque chose comme un happening ou un éveil pouvait jamais surgir. Si le multiple — ces innombrables formes d'apparition — pouvait jamais s'élever d'un abîme primordial potentiel, sans cause ni fondement.

Mais mon moi en lutte ne reçut aucune réponse. Tout-Cela se taisait. Il n'y avait qu'un non-savoir sans dieu. Et pourtant, une muse mystérieuse, chuchotante et séductrice m'attirait, elle que je voulais voir dans sa nudité totale. Elle me poussait plus loin, me faisait chercher, creuser, tâtonner, alors qu'il était clair depuis longtemps que toute réponse serait peu sexy — je ne pourrais jamais saisir cette Insaisissable. Malgré tout, mes pensées commencèrent à voler, à tourner de nouveau en cercle.

C'est ainsi précisément que commença cette boucle de commentaires, ce loop, cette ronde délirante dans ma tête. C'était comme si Ouroboros, le serpent qui se mord la queue, voulait se goûter lui-même. Comme si CELA, dans un moment intime, voulait se pencher vers soi-même et se toucher — et pourtant rien ne se produisait.

À chaque tentative de donner une forme ou une couleur à l'infini, je me perdais encore plus profondément dans la vacuité. Rien ne se produisait réellement — seulement cette séduction : un événement immédiat, écrit à partir de motifs et d'histoires, l'expérience nue d'un événement.

Une chose demeurait claire : ni moi ni « nous » ne nous sommes jamais mordus nous-mêmes. Aucun moi ne s'est jamais éveillé. Nous n'avons jamais tourné en cercle — et pourtant les pensées semblaient danser, tandis que nous semblons vivre le monde ou le temps comme cycliquement circulaire, linéaire et en mouvement. Nous ne ressentons plus le mouvement comme ce qu'il est : une vibration sans corps, un événement sans limites et sans centre. Nous vivons le changement des motifs — et pourtant toute « force derrière cela » se dérobe à toute description. Peut-il seulement y avoir un « derrière », s'il n'y a pas de « devant » ?

Beaucoup tentèrent de saisir cet agir : ils parlèrent de forces qui se maintiennent elles-mêmes ; d'un horizon des événements ; d'un vide qui scintille, nu comme une peau invisible. Ils parlèrent d'images qui s'allument brièvement dans le néant et disparaissent de nouveau — comme si le néant avait envie d'apparaître un instant comme « quelque chose », tel le dieu Pan ou le dieu de la fertilité Min.

Ce n’est pas sans raison que les taoïstes, les gnostiques spermatiques et les magiciens embrassèrent aussi bien le sexe que le péché — non comme contradiction, mais comme clé de dissolution du moi. Ils voulaient renaître tels des phénix de leurs cendres. Certains cherchaient l’union extatique avec des divinités terribles, d’autres utilisaient les fluides sexuels pour attirer Maya, la grande illusionniste — finalement dans l’espoir de percer à jour leur grandiose folie du moi. D’autres appelèrent l’Inconnu Chaitanya, Volonté primordiale, Être ou AUM — non pour l’expliquer, mais pour ne pas devoir se taire tout à fait devant l’Insaisissable. Ils voulaient dissoudre le moi jusqu’à ce qu’il ne reste que perception — sans percevant.

Mais à quoi servent les noms, si l’Incompréhensible se soustrait à toute compréhension ? Les classifications scientifiques elles aussi ne font que déplacer l’énigme ; elles ne la résolvent pas. Peut-être toutes ces formes d’apparition chatoyantes vivent-elles effectivement dans un univers-bloc holographique. Ce que nous appelons « notre expérience » ne serait alors que l’événement d’un horizon qui se montre comme motif d’identification. De sa « profondeur », nous ne savons rien ; peut-être n’existe-t-elle pas, pas plus que cet intellect apparemment pensant. Ainsi, tout ce qui est dit ne demeure qu’un voile séduisant sur un abîme sans fond : une image dansante, qui promet du sens sans jamais posséder de substance. Dès que l’on regarde précisément — ou dès que « personne » ne regarde —, il n’y a rien d’autre que l’événement vide lui-même.

Ce qui demeure, c’est cette vacuité potentielle : l’absence de toute présence et de toute absence. Rien — et pourtant une intuition de plénitude, comme un souffle sur une peau intacte. Mais pour qui ? Pour « nous » ? Et qui ce « nous » aurait-il jamais été ? CELA, CE QUI EST et semble agir, demeure incompréhensible ; c’est pourquoi personne ne peut le posséder. Peut-être cet agir n’est-il ni une chose ni une force, mais seulement un non-événement générateur de motifs — un champ abyssal qui semble se lire lui-même à partir d’une cécité absolue, sans pouvoir en comprendre quoi que ce soit.

Le mouvement ne naît que lorsqu’il est enregistré. Seule la comparaison entre maintenant et avant fait apparaître le temps. Sans mémoire, il n’y a ni avant ni après — seulement le maintenant vibrant, qui ne se connaît pas lui-même. Certains cherchèrent le stockage originel dans l’hippocampe ou dans la mémoire cellulaire. Peut-être cette mémoire elle-même n’est-elle qu’un événement cosmique : une réflexion apparente dans le miroir hors espace-temps de l’être. Le temps ne serait alors rien d’autre qu’une lecture du néant — bien que de rien, rien ne puisse naître : ni rythme, ni pulsation, ni Tout-Cela.

Tout cela demeure une tentative misérable d’ordonner CELA. Dans sa tentative de comprendre, l’intellect sensoriel s’enchevêtre dans sa propre illusion — « sa » seulement entre guillemets, car peut-être n’y eut-il jamais ni mien, ni tien, ni sien. Y eut-il jamais quelque chose au-delà d’un moi qui n’a jamais existé, au-delà d’un Big Bang qui ne s’est pas produit ? Le paradoxe demeure. Toute connaissance renvoie à une instance supposée du moi — à un motif, à une boucle, qui se contemple apparemment dans son propre miroir. La pensée pose de petites marques dans l’ouvert, des bouées rouges sur un fond qui n’existe même pas. Et pourtant il y a cette eau incomprise, qui prend ses vagues pour un fond.

Et pourtant tout arrive simplement — des expériences adviennent, apparemment pour un moi : Tout-Cela comme énergie pulsante, comme son qui résonne, comme souvenir d’un

mouvement. Sans origine, sans but, sans personne. Dans le Zen, il est dit : « Le vent souffle sans que personne ne le fasse souffler. » Pourrions-nous choisir, si nous ne savons même pas qui nous sommes ? L'impression de choix n'est qu'un récit après coup, une fiction du moi : « J'ai décidé » — avec l'hypothèse que cela aurait pu être autrement.

En réalité, toute décision se prend avant d'être consciemment expérimentée — quelques secondes plus tôt, comme le montrent certaines expériences. D'innombrables influences s'entrelacent, font surgir des pensées, font respirer et aimer la poussière d'étoiles — tout se condense en un instant qui n'advient qu'apparemment. Peut-être même cela est-il encore trop dire. Alors le choix ne serait qu'un mot de plus pour un événement sans auteur. La liberté ne réside donc pas dans le choix, mais dans la reconnaissance qu'il n'y a jamais eu personne qui aurait pu choisir.

Le néant apparemment agissant demeure le Non-advenu lui-même. Il agit sans agir ; apparaît sans apparaître. Une danse sans danseur, un son sans musicien. Peut-être tout n'est-il qu'un baiser primordial de son et de vacuité, une vibration AUM dans l'orchestre holographique du néant — sans spectateurs, car eux aussi ne seraient que des sons dansants du même orchestre.

Huit questions à Andreas – « Le Néant agissant »

1. Si, dans la physique quantique, des particules surgissent du néant puis disparaissent à nouveau — est-ce comparable, pour toi, à ce que l'Advaita décrit comme l'apparition spontanée de Tout dans le néant ?

Oui et non. Car l'apparition spontanée à partir du néant demeure encore une manière de voir depuis la position de l'observateur. Cela concerne aussi la science. Lorsque l'illusion d'un observateur se révèle illusoire, l'impression d'une apparition réelle à partir du néant se révèle elle aussi illusoire. Néant et apparition coïncident ainsi. Néant et quelque chose ne peuvent être séparés, et tout mouvement, tout devenir et toute disparition sont illusoires. La physique quantique elle aussi demeure limitée dans son point de vue, puisqu'elle examine une réalité qui, en tant que telle, n'existe pas.

---

2. Que se passe-t-il lorsque le néant n’est plus pensé comme absence, mais expérimenté comme présence totale — le concept d’« effet » perd-il alors toute signification ?

Oui, il n’y a aucun effet réel dans la réalité naturelle. Tout est ce qui semble se produire. Tout est cette apparition intemporelle, qui ni ne se produit ni ne se produit pas. En ce sens, tout est totalement « là » — présence totale, qui n’est toutefois pas limitée à un instant. On pourrait aussi dire que tout est « totalement là » et, en même temps, « totalement pas là ». Il est alors impossible de donner plus de poids à un côté qu’à l’autre. L’« effet » serait ainsi une apparition à la fois réelle et irréelle.

---

3. Reto dit souvent qu’il n’y a personne pour reconnaître — mais le texte parle de mémoire, de résonance, d’une reconnaissance de vibration. La mémoire peut-elle être sans quelqu’un qui se souvient ?

Oui, cela peut être. Toutefois, ce n’est pas un souvenir réel. Tout est cette apparition vide et totale. Cela inclut aussi bien l’illusion du moi que sa fin. La fin de l’illusion du moi pourrait aussi être appelée souvenir. C’est un retour à ce qui n’a jamais été quitté. Il est impossible de comprendre ou de saisir cela. Nous nous mouvons ici dans une réalité impersonnelle où toute saisie est impossible.

---

4. Si le temps ne naît que par comparaison — donc par le souvenir de l’avant — pourrait-on dire que le temps est un malentendu du mouvement ?

L’expérience du temps n’a lieu qu’à l’intérieur de l’illusion apparente du moi. Ce moi apparent s’expérimente comme « présent », ou comme « en train d’advenir ». C’est l’expérience d’exister « ici et maintenant ». Ce « maintenant » crée l’impression du temps et l’impression que quelque chose se produit dans le temps. En ce sens, pour l’illusion du moi, le temps n’est pas un concept, mais une expérience vivante. À l’intérieur de l’illusion, cela se ressent comme si quelque chose se produisait réellement.

Rien, dans cet univers apparent, ne s’expérimente comme « réellement en train d’advenir ». Tout est simplement — apparemment. L’impression du temps ne naît donc pas seulement de la comparaison entre des moments — cette comparaison ne fait que confirmer cette impression —, mais de l’impression, inhérente au moi, d’une existence réelle.

5. La pensée « peint des bouées rouges sur un fond aqueux » — une belle image. La pensée devrait-elle donc devenir complètement silencieuse pour que l'eau redevienne eau ? Ou le silence advient-il aussi au cœur même de la pensée ?

Oui, la pensée elle aussi est silencieuse. La pensée elle aussi est une apparition vide et totale. C'est le « penseur » qui est illusoire. Ce penseur s'expérimente comme séparé des pensées. Habituellement, il aspire à une arrivée silencieuse et reposée, et tente de mettre fin à la pensée. Combien de personnes vivent dans l'illusion de souffrir de leurs pensées et des sentiments qui les accompagnent. Mais comme un cerveau qui pense appartient à l'apparition naturelle — et qu'il est aussi le signe que l'on est encore en vie —, on ne peut pas désactiver la pensée en elle-même, et il n'est pas nécessaire de le faire. Les pensées font tout autant partie de la réalité naturelle que tout le reste.

Toutefois, aucune réponse à la quête personnelle d'accomplissement ne se trouve dans les pensées. Car tandis que le moi souffre du flux de ses pensées, il l'alimente en même temps, en essayant, par la pensée, de trouver une réponse à la quête. Cette recherche dans la pensée mène souvent à la rumination. C'est la recherche d'une vérité plus profonde dans les pensées qui lie le moi aux pensées. Il ne peut ni les lâcher ni les utiliser pour son accomplissement personnel.

---

6. Le soi-disant « Néant agissant » est-il pour toi un synonyme de conscience — ou se situe-t-il au-delà même de ce concept, comme un état antérieur à toute perception ?

La réalité naturelle n'est ni consciente ni inconsciente. Elle est simplement. En même temps, elle n'est pas non plus, car il n'existe aucune réalité naturelle saisissable d'une manière ou d'une autre. Comme concept, on pourrait dire qu'elle se situe « avant toute perception ». En ce sens, il n'y a aucune expérience réelle du fait d'être conscient. La conscience appartient à l'apparition et n'est jamais réelle au sens où elle semble l'être depuis l'expérience du moi. « Être » et « néant » sont non séparés et ne peuvent être considérés séparément l'un de l'autre.

---

7. Si la liberté ne réside pas dans le choix, mais dans la reconnaissance qu'il n'y a jamais eu personne qui aurait pu choisir — que reste-t-il alors de la responsabilité, de l'éthique, de la compassion ?

La liberté réside dans la fonte de l'expérience séparée. C'est l'impression d'être un moi séparé qui porte en elle l'impression d'être prisonnier. Toutefois, il ne s'agit pas d'une expérience personnelle de liberté. Cette liberté n'a donc rien à voir avec la liberté que le moi recherche. Responsabilité, éthique et morale se révèlent être des constructions mentales que le moi élabore pour contenir la sauvagerie de la vie dans une structure mentale. Ces concepts semblent donner appui et orientation, alors qu'en réalité ils confirment le sentiment d'emprisonnement. La réalité naturelle n'a besoin d'aucun concept.

J'évaluerais ici la compassion un peu autrement. Nos corps semblent être compatissants et aimants d'une manière très naturelle. Toutefois, cette compassion n'a rien à voir avec la pitié qui, dans l'expérience du moi, est souvent confondue avec la compassion. Beaucoup de personnes ont une certaine compréhension de la souffrance qui naît aussi de l'expérience séparée, puisqu'elles souffrent elles-mêmes de la même dynamique. Lorsqu'une personne souffre de ne pas encore être accomplie, beaucoup peuvent acquiescer — et pour ainsi dire souffrir avec elle, puisqu'elles font la même expérience. Elles souffrent avec l'illusion, car elles la tiennent elles-mêmes pour réelle. La compassion dans la réalité naturelle est spontanée et directe. Elle est une capacité apparente de notre corps et semble, avec la disparition de l'illusion du moi, plutôt s'aiguiser que s'affaiblir. Dans cette disparition, l'humanité naturelle se révèle parfaite. À celui qui est apparemment libéré, rien d'humain n'est étranger ; rien d'humain n'est exclu ni condamné.

---

8. Le chapitre se termine par : « Une danse sans danseur, un son sans musicien — et pourtant : tout est musique. » Si tout est musique — qui ou quoi l'entend ?

Personne n'entend la musique de l'être. L'être est un concert qui joue pour lui-même. On pourrait aussi dire que l'être est tout à la fois : le concert, les musiciens, les auditeurs, les instruments et même la salle de concert. Tous ces aspects séparés se révèlent être un non-quelque-chose non séparé. Sans circonstance, non expérimentées, ces choses sont la réalité naturelle non séparée, qui ne s'expérimente ni ne se reconnaît elle-même, mais qui pourtant est, d'une certaine manière. Rien ne se tient hors de cette réalité. Cette absence de limites est ce que nous sommes, sans en avoir l'expérience.